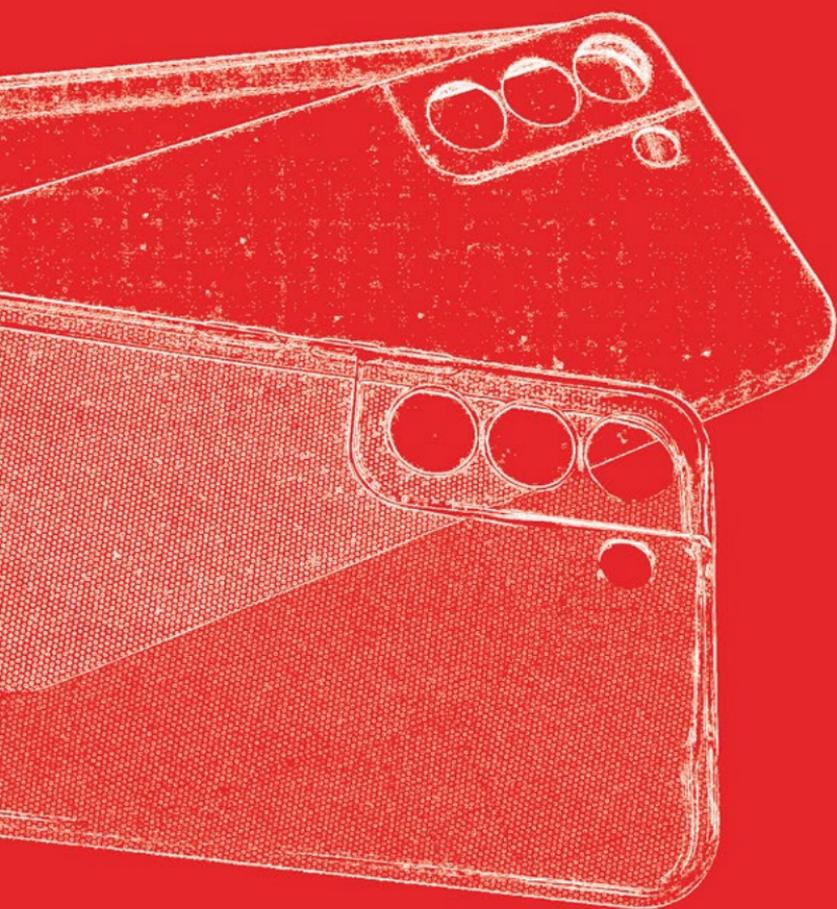


Tang Loaïc

Les enfants maigres



Editions **Passiflore**

Tang Loaëc

Les enfants maigres

roman

Editions **Passiflore**

À tous les enfants séparés de leurs parents.

À tous les parents aimants, privés de leurs enfants.

À ceux qui, à mes côtés en Chine, ont cherché pendant ces années à combattre la détresse des parents dont les enfants ont été volés, et quelques autres drames de nos sociétés, avec des moyens encore trop faibles mais des cœurs sincères : Daria, Gloria, Kevin, Gui, Guo, Qi, Michael, Ruby, Serena, Shi Qin, Steven, Feng. D'autres aussi, dont de longue date Frank et William, qui nous ont soutenus de leurs conseils et financièrement. Les listes ne sont pas exhaustives, il y a heureusement autant de courage que de maux sur la terre.

Des enfants volés

Eux ce sont les *gras*. Le terme désigne tant les chiens que les gardes. Nous avons pour eux le même jargon, la même haine. Certains courent à quatre pattes, d'autres sur deux jambes, c'est toujours après nous. Nous sommes les *maigres*, ceux qui travaillent du soir au matin – l'équipe paire – ou du matin au soir – l'équipe impaire.

Douze heures d'affilée, c'est trop long. Le corps titube, l'esprit se brouille, les mains commencent à commettre des erreurs.

C'est peut-être exprès. Chaque erreur vaut une pénalité. Chaque pénalité est inscrite dans le cahier. Le comptable fait les soustractions et la dette, malgré les années à la peine, ne se réduit presque pas.

J'ai quatorze ans. Je suis résistant et je fais peu d'erreurs. J'ai fait le calcul. À vingt-sept ans, si tout va bien, j'aurai racheté mon solde et alors, peut-être, je pourrai quitter l'usine.

C'est quoi la vie après l'usine ? Je ne sais pas. J'ai connu un seul *maigre* qui soit parvenu à lever sa dette. Il a décidé de devenir un *gras*. Il s'est transformé en garde et est devenu l'un des pires. C'était il y a trois ans, sur un autre site dont je ne connaissais pas le nom, pas plus que celui d'aujourd'hui.

Quatorze ans. C'est ma cinquième usine.

J'ai dû soutenir Xiao Li de l'atelier au dortoir et le laisser s'effondrer sur ma planche, celle du bas. Sur celle du milieu, il y a Xiao Zhong qui vient de s'étaler mais ronfle déjà. Celle du haut, au ras du plafond où il n'est pas même possible de tenir assis, est celle de Li. Je devrai m'en contenter pour la nuit. Je ne me sens pas capable, dans son état et dans le mien, de le porter à bout de bras pour le fourrer sur son grabat.

Xiao Li, Xiao Zhong et moi, Xiao Mi. Ce ne sont pas nos vrais noms. Ils nous ont été donnés par commodité mais personne ici ne sait son nom de naissance, sauf peut-être Xiao Li.

Xiao Li a été enlevé trop tard. Il se souvient de beaucoup trop de détails. Il prétend connaître le vrai nom de ses parents et peut-être de sa province natale, mais ne pensez pas que ce soit une chance pour lui. Le résultat, c'est qu'il ne s'adapte pas. Ceux qui se souviennent ne tiennent pas. Xiao Li faiblit. Il n'a que la peau sur les os, même pour un *maigre*, et il ne peut pas accepter d'être là. Il voudrait retourner chez lui mais il ne sait pas où c'est, pas plus que tous les autres, même s'il prétend le contraire.

Une fois, il a prononcé un nom en rêvant au milieu de la nuit. « Grand-mère Ma ». Je l'ai répété devant lui le lendemain, mine de rien, pour le tester. Il n'a pas bronché. Je n'ai pas insisté.

Les gars comme lui, qui ont des souvenirs, sont plus fragiles que les autres. Ils tombent malades, ils pleurent la nuit et pire, ils tentent de s'enfuir. S'il ne meurt pas d'un accident ou d'une maladie, il sera déchiqueté en tentant une connerie.

C'est la première usine dans laquelle il travaille et je ne sais pas pourquoi ils l'ont accepté. Les enfants comme lui sont dangereux. S'il s'enfuyait, s'il retrouvait ses parents et si la police acceptait de les écouter, les propriétaires seraient obligés de déménager l'usine.

Mais peut-être qu'il affabule, pour avoir quelque chose à quoi se raccrocher. J'en ai déjà vu des comme ça. Ils feraient tout pour ne pas reconnaître qu'ils sont comme les autres, des plantes sans racines, arrachés du sol qui les a vus naître, sans aucune chance de retrouver un jour un semblant de famille.

De toute façon, personne ne s'enfuira. Il y a des gardes. Il y a des chiens.

Ce n'est pas pour rien que les *gras* sont gras. Quand un enfant tente de s'enfuir, les gardes lâchent les chiens. On raconte chez les gardes que si les chiens attrapent le *maigre* ils le mangent, s'ils ne le rattrapent pas ce sont les gardes qui mangent les chiens. Ce sont les gardes qui le disent et les chiens sont gras.

« Et qui mange les gardes? » C'est la question préférée des *maigres*.

En attendant, nous sommes du mauvais côté des crocs. Je ferais mieux de ne pas m'attacher à Xiao Li, il a des jambes longues mais elles ne sont pas assez solides. Il flageole du matin au soir, il ne parviendrait même pas à s'enfuir. Demain ou dans trois mois, il tombera dans l'atelier ou bien, un matin, il ne se lèvera pas. Je ne sais même pas pourquoi je m'occupe de lui, c'est une perte de temps. Je le fais pourtant.

Nous sommes vingt-quatre dans cette chambrée : douze fois deux. Douze qui occupent les grabats pendant le jour, douze qui occupent les mêmes planches la nuit. Il y a sept dortoirs. Si je ne l'aidais pas, Xiao Li serait malmené. Heureusement il n'y a pas de vraie teigne dans le groupe et on sait que je le protège, donc on le laisse tranquille.

Ce sont ses jambes le danger. Si un jour il ne peut pas se lever pour aller travailler, les gardes l'emporteront et il est peu probable qu'il revienne.

Un père au cœur arraché

Je ne peux pas soutenir le regard de ma femme, ni elle le mien. Lorsque nous sommes dans la même pièce, nous ne nous supportons plus. Je n'ai rien à lui reprocher. À vrai dire, elle n'a rien à me reprocher non plus. Lorsqu'elle a des mots désagréables, je sors de l'appartement. Ses remarques me font mal, elles sont injustes, mais elles ne viennent pas réellement d'elle. Ce n'est pas son cœur qui parle. Le cœur nous a été arraché à l'un comme à l'autre. C'est le fantôme de l'enfant, dans chaque recoin d'ombre, qui nous torture à chaque instant.

Ma mère en est morte. Notre *Petit Trésor* était sous sa garde dans notre village natal et il a été volé. Lorsque nous sommes revenus de Shanghai, ma femme et moi, il était beaucoup trop tard. Personne n'avait rien vu. Personne ne se souvenait de rien. Ma mère était folle de douleur et de culpabilité. Face à la perte de son petit-fils et au jugement de ma femme et de mes beaux-parents, celle qui m'a donné le jour s'est transformée

en quelqu'un que je ne connaissais pas. Elle ne parlait plus que pour se justifier, toujours les mêmes phrases répétées inlassablement, quelles que soient les personnes qu'elle rencontrait, quelles que soient les paroles qui lui étaient adressées et même pendant la nuit, allongée dans le noir et désertée par le sommeil.

Ma femme a refusé de retourner chez ses parents. Elle dit qu'il peut revenir et qu'elle ne bougera plus de cette maison, même si elle doit y mourir, tant qu'il ne sera pas revenu. Ses parents viennent la voir tous les mois et chaque fois, ils la supplient de revenir vivre avec eux. Elle ne les écoute pas.

Nous sommes tous devenus fous.

Nous allons tous mourir fous.

Ni elle ni moi ne pouvons nous libérer de cette obsession. Il est peut-être vivant, il est peut-être mort. Quel est le pire ?

Des enfants volés

Il me manque un pouce. Plus exactement la dernière phalange du pouce droit. Une machine-outil était bloquée. J'ai essayé de la relancer moi-même pour tenir la cadence et elle est partie toute seule. La chair et l'os étaient plus faciles à couper que la tôle. Je n'ai presque rien senti sur le moment, c'est après que j'ai eu mal.

La coupure était nette, il y a eu un médecin qui a recousu le moignon de doigt tout de suite. La suture était propre, ça ne s'est pas infecté. J'ai vraiment eu de la chance. J'ai demandé à recommencer à travailler le plus tôt possible parce que j'avais peur de ce qui m'arriverait sinon. Ils ne m'ont pas laissé retourner sur la machine et je me suis vraiment inquiété d'être amputé jusqu'au coude pour être vendu à un réseau de mendiants. Je m'en suis bien tiré, on m'a seulement changé d'usine. Ils ne m'ont même pas fait payer les soins dans le livre du comptable, c'était inespéré.

Je suis chanceux.

Je suis un survivant.

Je m'en tirerai. Ce sont les mots que je grince entre mes dents tous les matins.

Je ne suis pas Xiao Li. Je l'aide parce que je ne suis pas un salaud mais je ne lui donne pas une chance sur dix... ou sur cent peut-être ?

Chez les contremaîtres, une espèce particulière de *gras* qui dirige les ateliers, j'ai aussi une bonne réputation. Ils savent que je travaille dur et que je réfléchis bien. On m'évite les travaux de force parce qu'avec un pouce en moins, ma prise n'est pas aussi bonne, mais on compte sur moi pour former les nouveaux.

Ce matin, harassé de fatigue comme tous les jours, je n'arrive pourtant pas à dormir. L'odeur du grabat, effluve mêlé des dizaines de corps qui s'y sont succédé, m'irrite et je descends pour m'accroupir au sol. Là, je vois la lueur de l'aube sur le visage défait de Xiao Li. Dans son sommeil, des larmes coulent de ses yeux, s'étirent et laissent des tracés humides jusqu'à la toile brune qui sert de drap. Ce visage défait d'un enfant de mon âge n'est plus ni garçon ni fille, seulement détresse et faiblesse. Il m'émeut et stupidement, je voudrais le sauver.



« Eux ce sont les *gras*. Le terme désigne tant les chiens que les gardes. Nous avons pour eux le même jargon, la même haine. Certains courent à quatre pattes, d'autres sur deux jambes, c'est toujours après nous. »

Dans l'usine où Xiao Mi travaille, les *maigres* sont nombreux ; des enfants volés qui produisent douze heures par jour des coques de téléphones à moindre coût. À vingt-sept ans, il sera libre. Il en a quatorze.

L'autre voix, c'est celle d'un père au cœur arraché qui sillonne la Chine depuis huit ans, ville après ville, usine après usine, à la recherche de son fils kidnappé.

Un livre engagé, qui reflète avec beaucoup d'émotion la réalité de dizaines de milliers d'enfants enlevés chaque année en Chine.

Français de partout et d'ailleurs, Tang Loïc a un père breton, une mère chinoise, une femme russe. Dirigeant d'entreprises et critique littéraire, il a lancé en Chine des communautés pour aider à retrouver et sauver des enfants volés.

15€

